

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5ÈME ANNEE, No 253. — SAMEDI, 9 MARS 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



[AMUSEMENT D'HIVER A MONTREAL. — LE "BOUNCING"]

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 9 MARS 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — Aimons la reconnaissance, par le Révd J. U. Brulé. — Poesie : La raquetteuse, par Fœdor. — A l'emporte-pièce, par Over There. — Explication des gravures. — Mao Kergarec ou le pacte avec le diable (conte breton avec illustrations) par F. M. Luzel. — Biographie de M. l'abbé Désilets (suite), par le Révd J. E. Panneton. — Pauvre Conrad ! par Mathias Fillion. — Dix-huit ans, par Paul Durand. — Primes du mois de février : Liste des numéros gagnants. — Choses et autres. — Variétés. — Récréations de la famille. — Les échecs. — Feuilletons : Sans Mère (suite). — Guet-Apens (suite).

GRAVURES : Amusement d'hiver à Montréal : Le "Bouncing". — L'exposition de 1889 à Paris : Façade principale du palais des Industries diverses. — Gravures du Conte Breton et du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	•	•	•	•	\$50
2 ^{me} "	•	•	•	•	25
3 ^{me} "	•	•	•	•	15
4 ^{me} "	•	•	•	•	10
5 ^{me} "	•	•	•	•	5
6 ^{me} "	•	•	•	•	4
7 ^{me} "	•	•	•	•	3
8 ^{me} "	•	•	•	•	2
88 Primes, à \$1	•	•	•	•	88
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



L'association de la presse de la province de Québec a festoyé dernièrement à Montréal.

Parmi les membres de cette société qui assistaient au banquet, il y avait : des administrateurs, des teneurs de livres, des caissiers, des employés, des agents d'annonce, des marchands de papier imprimé, des négociants en politique, etc., etc.— chose curieuse—quelques journalistes.

On a bu et mangé comme dans tous les banquets du monde et, si j'en crois les vibrations atmosphériques qui sont parvenues jusqu'à mes oreilles, on y a dépensé—à l'envers des banquets ordinaires—plus d'esprit que de champagne, quoique le Cliquot, le Pommery, carte d'or, carte blanche, grand vin sec, aient rempli les coupes plus d'une fois, le tout accompagné de très bonne musique.

Je dis : très bonne musique, car l'excellent clarinetiste était là, et si mon bon ami Provencher était encore de ce monde, il se serait certainement réconcilié avec les musiciens, qu'il appelait si cruellement et si spirituellement des marchands de sons.

* * J'ai lu les compte-rendus des discours, mais j'ai vivement regretté de ne pas les trouver reproduits *in-extenso* ; cependant, en réfléchissant un peu, j'ai compris que mes confrères ont fait preuve de modestie, en ne voulant pas trop faire sentir leur supériorité au reste des humains.

Et puis, les journalistes savent trop ce que valent les discours, eux qui en ont entendu de tant de sortes, et qui en fabriquent chaque jour au bureau pour les uns et les autres.

Ils savent bien ce qu'il y a au fond de toutes ces belles phrases dans lesquelles on célèbre les qualités de tel et tel orateur, qui ne parle longtemps que parcequ'il ne sait comment finir, et qui, semblable au tonneau vide, ne résonne tant que parce qu'il est creux.

Je vois cependant que mon ami Têtu, après avoir dit d'excellentes choses, a terminé son discours en constatant que, "dans aucun pays du monde, la

presse ne jouissait d'une plus grande liberté que dans la Grande-Bretagne et ses colonies."

D'une plus grande liberté, évidemment, mais je ne sache pas que la presse soit moins libre aux Etats-Unis, ni en France, et je ne vois pas pourquoi mon ancien copain semble avoir tenu à complimenter spécialement John Bull qui n'a aucune supériorité, sous ce rapport, sur Jacques Bonhomme et l'oncle Sam.

A-t-il oublié aussi nos longues conversations, alors que nous déplorions notre sort et que nous constatons que si la presse est libre, les journalistes le sont bien peu, obligés qu'ils sont de se plier à des exigences toutes spéciales.

Il faut avoir un soin tout particulier de l'annonceur sérieux, le complimenter à outrance, l'encenser à tout bout de colonne, lui passer la main dans le dos, quand il mériterait qu'on la lui mette sur le nez ; on doit se bien garder de parler de tel échec, parce que c'est un ami politique, et quoique la politique n'ait rien à faire dans la chose municipale ; ordre est donné de ne pas souffler mot de telle excellente représentation, par ce que l'on n'a pas eu de billets, et de dire que X...., qui est un mauvais râcleur de violon, est un virtuose hors ligne, parce qu'il a envoyé six fauteuils d'orchestre que l'on n'aurait jamais vendus ; Jean Philippe a levé le pied en volant ses créanciers ; n'en parlons pas, il est le cousin du neveu de Fouillepot qui.... enfin, c'est l'ordre, etc., etc.

Que si le malheureux journaliste dit du bien d'une bonne chose et du mal d'une mauvaise, sans s'inquiéter des tenants et des aboutissants de cette chose, mais simplement pour exprimer une idée juste, il s'expose à être mis à la porte, parce qu'il ne comprend pas l'esprit du journal.

Oh ! cet esprit du journal ! quel grand mot bête, et comme il se trouve souvent dans la bouche de ces pseudo-rédacteurs en chef, qui usent des fauteuils bourrés de foin qu'ils devraient manger.

Un jour, il y a de cela sept ou huit ans, en rapportant un vol dont avaient été victimes des religieux de Montréal, je m'étais permis de dire que—les circonstances le prouvaient bien—ces excellents prêtres s'occupant plus des choses spirituelles que des affaires de banques, avaient vu leur bonne foi et leur ignorance financière exploitées par un filou.

Je ne vois pas, ni vous non plus, qu'il y ait grand mal à s'exprimer ainsi : et je crois que tout honnête homme verra, au contraire, dans ces lignes, plutôt un hommage qu'une insulte, mais mon chef ne l'entendait pas ainsi : et, comme j'avais besoin des rares piastres que je recevais chaque semaine, je dus courber la tête et recevoir l'orage.

—Accuser des religieux d'ignorance en matière de finance, quelle stupidité ! eux qui...

Ah ! crétin ! je m'en souviens encore et je m'en souviendrai longtemps...

Quand on a été traité comme cela, à peu près trois cents fois par an, par un directeur idiot, on devient profondément grincheux et c'est alors que l'on arrive à la période du rêve par laquelle est passé tout journaliste qui a quelque chose dans le crâne.

—Si j'étais riche, bien riche, très riche, si je pouvais disposer de cent mille piastres par an, je fonderais un journal que je donnerais, que je ne vendrais pas, que j'offrirais à tout venant, et dans lequel je me paierais le plaisir de dire la vérité, toute la vérité, sans passion, mais sans crainte, sans parti-pris, et il me semble que ce que j'éprouverais de jouissance serait quelque chose d'énorme, d'inénarrable, une de ces voluptés comme il n'en existe pas.

Je crois vraiment que—les récompenses, dans l'autre monde, devant être proportionnelles aux misères supportées avec courage sur notre boulev—le paradis des bons journalistes doit consister dans ce fait qu'ils ont à leur disposition tout l'or qui leur a fait défaut ici-bas, toute la liberté de dire vrai dans leurs articles et le spectacle des déconvenues des directeurs et des agents d'annonces.

Certes il y a des directeurs qui ne sont pas mauvais diables et qui savent écrire, mais ils sont rares.

* * Je vois que l'on a décidé de déclarer la guerre aux moineaux dans le district de Montréal, et que la douzaine de ces voleurs, livrés vivants, se paie vingt-cinq cents.

C'est bien, mais ce n'est pas très bien.

Le moineau est un petit oiseau que j'aime beaucoup... cuit à point, avec une mince bande de lard sur le ventre, et il a cet immense avantage d'être toujours gras, même en hiver, car ce pillard trouve à manger partout, là où ses confrères d'autres races mourraient de faim. C'est le plus débrouillard des passereaux.

Cependant, il me semble que l'on arriverait à un meilleur résultat si l'on offrait vingt-cinq cents et même trente cents pour la douzaine de moineaux tués et plumés. On en ferait d'excellentes brochettes et des pâtés délicieux.

Les Américains disent qu'il n'y a qu'une sorte de bons sauvages, ce sont les sauvages.... morts ; il en est de même des moineaux, les bons sont ceux qui sont rôtis, avec la mince bande de lard, toujours.

Mangez les moineaux, mettez-les à la mode, et vous verrez qu'ils disparaîtront bien vite.

* * Voulez-vous une curiosité ?

La voici : une fable de Napoléon Ier. Ce diable d'homme faisait de tout, sauf de la musique, ce qui prouve combien il était supérieur.

Le chien, le lapin et le chasseur

César, chien d'arrêt renommé,
Mais trop enflé de son mérite,
Tenait arrêté dans son gîte
Un malheureux lapin de peur inanimé.
"Rends-toi, qui cria-t-il d'une voix de tonnerre,
Qui fit trembler au loin les peuplades des bois.
Je suis César, connu par ses exploits,
Et dont le nom remplit toute la terre."
A ce grand nom, Jeannot Lapin,
Recommandant à Dieu son âme pénitente,
Demande d'une voix tremblante :
"Très sénérisime matin,
Si je me rends, quel sera mon destin ?
—Tu mourras.—Je mourrai ! dit la bête innocente,
—Et si je fuis ?—Ton trépas est certain.
—Quoi ! reprit l'animal qui se nourrit de thym,
Des deux côtés je dois perdre la vie !
Que votre illustre seigneurie
Veuille me pardonner, puisqu'il me faut mourir,
Si j'ose tenter de m'enfuir."
Il dit et fuit, en héros de garenne.
Caton l'aurait blâmé ; je dis qu'il n'eut pas tort,
Car le chasseur le voit à peine
Qu'il l'ajuste, le tire.... et le chien tombe mort !
Que dirait de ceci notre bon La Fontaine :
"Aide-toi, le ciel t'aidera."
J'approuve fort cette morale-là.

Napoléon composa cette fable lorsqu'il était élève à l'école de Brienne, et m'est avis qu'il aurait pu la méditer avec avantage avant de monter sur le *Belléophon*.

Le Lion

AIMONS LA RECONNAISSANCE

La reconnaissance est une vertu. Elle est aussi un plaisir, et l'un des plus doux. La Bruyère disait : "Il n'y a guère au monde, un plus bel excès que celui de la reconnaissance." Et d'ailleurs la reconnaissance n'est-elle pas un des premiers besoins d'une belle âme ! Mais, hélas ! qu'il est difficile aujourd'hui de rencontrer ce beau sentiment de la reconnaissance ! On sollicite le premier bienfait, on exige le second, et souvent le troisième est arrivé que la reconnaissance est encore en chemin.

J'ai encore présent à la mémoire une pensée qui m'a beaucoup frappé autrefois, la voici : "Obligé cent fois, refusez une, on ne se souviendra que du refus." N'est-ce pas que cette sentence est frappante de vérité ? Voici une personne qui a été pour lui son bras droit, qui l'a comblé de bienfaits de toutes sortes ; si par oubli ou autrement cette personne froisse cet ami privilégié, aussitôt celui-ci, de se plaindre, et de faire voir que son orgueil a été blessé. De suite les bienfaits sont oubliés ; on ne pense qu'au semblant d'injure. O égoïsme et ingratitude des hommes ! On dirait que l'homme écrit à l'encre le mal qu'on lui cause, et au crayon le bien qu'on lui fait.

Que d'hommes sont reconnaissants tant qu'ils attendent de nouveaux bienfaits ; mais cesse-t-on de les combler de nos largesses, aussitôt leur reconnaissance d'apparat s'en va disparaissant. Que ceci est triste à constater !

Et cependant, il y a du plaisir à être reconnaissant. Sénèque remarque que l'ingrat ne jouit qu'une fois du bienfait dont l'homme reconnaissant jouit toujours.

La reconnaissance est un des plus beaux fruits de l'amitié ; ces deux sentiments s'unissent et se confondent : Voyez ces deux familles amies. Elles partagent les mêmes joies et les mêmes deuils. Un service est-il demandé, de suite il est accepté.

On s'aime et on s'estime, et de là vient le secret de ce bonheur intime. Voilà de la reconnaissance bien placée. Cicéron compare l'âme reconnaissante à une terre fertile qui rapporte plus qu'elle n'a reçu.

* *

L'ingratitude est le plus odieux des vices. Qu'il fait peine de rencontrer dans notre chemin de ces âmes égoïstes qui oublient leurs bienfaiteurs. Et malheureusement rien n'est si commun dans le monde que les ingrats. Le fabuliste l'a dit :

S'il fallait condamner
Tous les ingrats qui sont au monde.
A qui pourrait-on pardonner ?

L'abbé Delille, indigné de l'orgueil des hommes, s'écrie :

Mais aux dieux, aux mortels vainement redevables,
Que d'âmes sans mémoire, et de cœurs insolubles !

* *

Que d'exemples d'ingratitude nous trouvons dans l'histoire des peuples.—Les Athéniens présentent le poison à Socrate, et exilent Aristide : et pourtant ces deux hommes étaient la gloire d'Athènes. Les Romains, oubliant les services de Scipion, vainqueur d'Annibal, accablèrent ses vieux jours de noirs chagrins. Cicéron, le grand orateur de l'antiquité, se fit proscrire par ses propres concitoyens. Marius, proscrié de l'Italie, fut contraint de se cacher dans les marais de Minturne, et pleura ses malheurs assis sur les ruines de Carthage. Athanase, victime de calomnies toujours renaissantes, descendit quatre fois de son siège ; et St-Jean Chrysostome expira dans l'exil.

* *

Tout nous dit et nous prouve que rien n'est si beau que la reconnaissance. Ce sentiment doit exister en chacun de nous, et notre cœur devrait se réjouir fortement chaque fois qu'il entend le nom de ses bienfaiteurs.

D'abord, prouvons notre reconnaissance au Dieu suprême de l'univers, auteur de tout bienfait. N'est-ce pas lui qui nous conserve la vie de chaque jour ? N'est-ce pas lui qui fait notre existence si belle et si précieuse pour nous et pour nos amis ? Que de bienfaits reçus de sa main providentielle !...

Reconnaissance à nos parents si bons, qui, après Dieu, sont nos meilleurs amis. De combien de soins et d'amour n'ont-ils pas entouré notre faible enfance ! Et encore aujourd'hui ne sont-ils pas pour nous comme une seconde providence ?

Reconnaissance à nos prêtres qui se dévouent pour le salut de nos âmes, qui nous accompagnent comme par la main dans les différentes époques de notre vie, et prient pour nous du berceau à la tombe !

Reconnaissance à nos amis et bienfaiteurs. Un cœur bien né aime ceux qui lui font du bien : par conséquent il aimera d'une amitié sincère et pleine de gratitude ses aimables bienfaiteurs. Il oubliera les injures reçues et, à l'exemple du bon Sauveur, il pardonnera sincèrement.

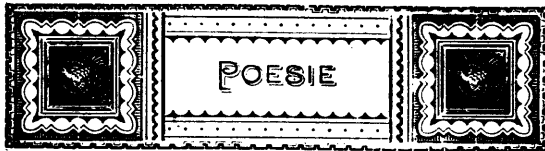
Aimons et pardonnons : nous trouverons un vrai bonheur sur cette terre.

En terminant, redisons cette belle pensée : " La reconnaissance est un des premiers besoins d'une belle âme. "

J. Uld. Buel. P^{te}

Sault au Récollet, mars 1889.

Que de morts avant la mort ! La mort des affections, la mort des espérances, la mort des opinions, la mort des souvenirs : l'homme, en marchant, laisse des ruines sur son chemin.—VINET.



LA RAQUETTEUSE

Hommage à Mademoiselle Marie-G.-Bernadette N.,
Saint-Louis de Gonzague.

Rose figure
Et franche allure,
Charmant minois,
Belle prestance ;
Elle s'avance,
Et je la vois !...

Est-ce un ange perdu, loin du bleu firmament ;
Quelque céleste fée ; est-ce un sylphe charmant ?
Esprit des neiges
Aux blancs cortèges,
N'est-ce pas toi, dis-nous ? Non pas
Une femme à tous ces appâts....
Car, sous sa couverture de laine,
Bat un cœur pur de Canadienne !

Sur sa raquette,
Qu'elle est coquette
Et belle à voir !
Chacun l'admire
Et la désire,
Mais sans espoir....

Comme elle va gaiement d'un pied alerte et sûr !
Le ciel, en son honneur, est du plus tendre azur ;
La neige est belle,
Elle étincelle.
Mais rien ne vaut les mille feux
Qui rayonnent dans ces grands yeux !...
Car, sous sa couverture de laine,
Bat un cœur chaud de Canadienne !

Mais le temps change....
Oh ! c'est étrange !...
Quels sont ces bruits ?...
Sa marche est vive....
Quoi qu'il arrive,
Moi, je la suis !

La neige est soulevée en épais tourbillons,
Tout disparaît aux yeux, champs, coteaux et vallons....
Mais la tempête,
Elle en fait fête ;
Souffle aquilon, tombez frimas,
Vos efforts ne l'arrêtent pas :
Car, sous sa couverture de laine,
Bat un cœur fort de Canadienne !

Mars, 1889

FÉDOR.

A L'EMPORTE-PIÈCE

Nous serons au commencement du carême quand ces lignes paraîtront. Puissent-elles prouver au lecteur que je suis un pêcheur à la ligne, aimant le pêcher, arbre dont le fruit est délicieux, et que je suis aussi un pêcheur qui a besoin de prendre beaucoup de poissons—n'allez pas dire comme les Allemands *boisson*—durant ce saint temps de mortification, pour faire nager les pêchés que j'ai sur la conscience.

Hélas ! qui n'en a pas.

* *

Donc je vais commencer charitablement et religieusement ces quelques lignes....

On parlait de la distribution des biens des Jésuites, question qui fait tant de bruits dans le pays.

—Hélas ! s'écria un mendiant auquel on venait de donner un sou, ils sont bien riches les pauvres de n'avoir pas à s'occuper de ces misères-là !

* *

—Vous autres, Français, disait dernièrement un francophobe, il faut que vous changiez de gouvernement tous les vingt ans.

—Pardon, monsieur, est-ce que vous ne changez pas de chemise tous les deux jours ?

—Non, tous les jours.... mais je ne vois pas la comparaison.

—Elle est bien simple, cependant. Vous, vous lavez votre linge sale quotidiennement, et la France....

Avant que la réponse fut finie, le monsieur sale avait fui.

* *

Je viens de voir, dans un journal illustré du pays, les édifices du Parlement d'Ottawa.

Il peut se faire, *architecturalement*, que ce soit chic.... très chic.... archi-chic, mais pour moi, cela a la forme éteignoir.

Or, le peuple paie pour avoir de la lumière. A moins que ces dômes élevés, qui ressemblent à des Mosquées, sans vie ni cœur, n'aient été destinés à être le piédestal de quelque homme politique froid comme pierre.

* *

La fauvette Canadienne vient de s'envoler vers des climats plus sereins. Elle a bien fait, car la rigueur de notre hiver aurait pu lui faire rendre gorge.

Ce qui me surprend, c'est que tout le monde, mais tout le monde d'ici l'a entendue et applaudie. Heureux mortels !...

Cela ne ressemblerait-il pas un peu au conte de ces quatre mille soldats qui n'avaient affaire qu'à deux cents ennemis, lesquels quatre mille soldats prétendent en avoir tué chacun un ?...

* *

Quand donc la franchise sera-t-elle de ce monde ?
Quand les gouvernements nous l'accorderont....
la franchise.

* *

—Comment, disait ces jours derniers une femme mûre à un garçon entrelardé, vous, si intelligent, pourquoi n'essayez-vous pas d'avoir une situation dans le gouvernement ?

—Mes demandes n'ont pas abouties.

—Eh bien ! mon cher, croyez-moi ; mariez-vous, et par votre belle-mère.... vous aboutirez.

OVER THERE.

NOS GRAVURES

BOUNCING

La gravure que nous reproduisons sous ce titre, en première page, est pleine d'actualité. C'est le fameux *bouncing* des clubs de raquettes, auquel le gouverneur-général lui-même a été soumis cet hiver.

Cette habitude date depuis longtemps, et les soldats qui ont servi dans les camps la connaissent très bien. Huit ou dix d'entre eux se saisissent d'un camarade, le lancent dans l'air et le rattrapent au vol.

FAÇADE PRINCIPALE DES EXPOSITIONS DIVERSES

Le palais des Expositions diverses, qui forme le tiers entre le palais des Beaux-Arts et des Arts libéraux, est l'œuvre de M. Bouvard, l'habile architecte de l'administration centrale de la ville de Paris.

Il se compose d'une vaste ensemble de galeries de 318,334 pieds de superficie. Ce sont d'une part, des galeries abris, très simples de construction, pour les produits de toutes sortes qui doivent être installés, et, d'une part, des galeries de circulation plus grandement traitées, et enfin un grand motif central d'entrée surmonté d'un dôme monumental.

De ce porche, au vestibule principal, partent, à droite et à gauche, des galeries à jour qu'entourent le jardin central : sous ces galeries seront installés des établissements de consommation avec promenoir en avant formant un portique surmonté d'une grande frise qui dissimule les toitures et qui est décoré d'écussons et d'inscriptions.

En arrière, suivant le grand axe du Champ-de-Mars, se trouve une galerie de 100 pieds de largeur, aboutissant directement au palais des machines, et desservant latéralement toutes les galeries des expositions diverses.

Cette partie importante de l'exposition sera prête à l'heure dite.

Si vous ne voulez pas vivre au hasard, fixez les heures régulières où vous ferez vos comptes avec vous-même. Dans les transactions commerciales, c'est une grande sauvegarde contre les dettes que de tout payer comptant, quand on le peut ; si cela est impossible, il faut du moins ne pas laisser s'allonger les comptes et avoir soin d'établir la balance à époque fixe. Il en est ainsi pour les comptes que nous avons à rendre à Dieu et à nous-mêmes.—JOHN STUART BLACKIE.



PARIS. — L'EXPOSITION DE 1889 : LA FAÇADE PRINCIPALE DU PALAIS DES INDUSTRIES DIVERSES

MAO KERGAREC OU LE PACTE AVEC LE DIABLE

CONTE BRETON. — ILLUSTRATIONS DE M. VIERGE (Suite)

—Voilà ! vous n'avez qu'à entrer dans cette caverne, à marcher tout droit devant vous, malgré l'obscurité, et vous arriverez dans une plaine, où vous verrez un vieux château, tout entouré de hautes murailles. Vous frapperez à la porte de fer de ce château, et on vous ouvrira. Et puisque vous y allez avant moi—car je dois y aller aussi, un jour—demandez donc à voir la place qui m'est réservée dans ce séjour, et, si vous en revenez—ce qui me paraît douteux—vous m'en donnerez des nouvelles au retour.

Et là-dessus le brigand s'en retourna, pensif et le cœur ému de compassion, ce qui l'étonnait, et son père s'engagea sous la voûte sombre. Il marcha longtemps, tenant à la main sa baguette blanche, qui luisait dans l'ombre et éclairait sa marche, et arriva enfin à la vallée où se trouvait le château. Il frappa à la porte de fer. Le guichet s'ouvrit, et une figure hideuse et cornue s'y montra et demanda :

—Qui est là ?

—Mao Kergarec, répondit-il.

—Mao Kergarec ! Oui, votre siège est là, qui vous attend, à côté de celui de votre fils le brigand ; mais, nous ne vous attendions que demain.

—Allez dire à votre maître que je suis là et que je demande à lui parler.

Et on alla prévenir Satan qui vint aussitôt.

—Comment, l'ami Kergarec, c'est toi déjà ? Je ne t'attendais que pour demain ; mais, puisque te voilà, entre et sois le bienvenu.

Et le portier ouvrit la porte, et Mao entra.

—Placez-le sur son siège, dit alors Satan.

Et quatre diables horribles s'avancèrent vers Mao, pour le porter à son siège. Mais il lui suffit de les toucher de sa baguette blanche pour les faire reculer, en poussant des cris épouvantables. Quatre autres se présentèrent pour les remplacer, sur l'ordre de Satan, et dès qu'ils furent touchés de la baguette, ils reculèrent aussitôt en se tordant dans des convulsions horribles.

—Qu'est-ce à dire ? s'écria Satan ; et il s'avança furieux, pour poser sa griffe sur Mao. Mais touché par la baguette, il recula comme les autres en écumant de rage.

—Dehors ! cria-t-on de tous côtés, dehors ! l'homme venu avant son heure, et quia sur lui quelque relique sainte....

Mais personne n'osait plus approcher de lui, et, impassible au milieu des cris et des imprécations, il dit :

—Je ne m'en irai, Satan, que lorsque tu m'auras remis le parchemin signé de mon sang.

—Tu ne l'auras pas ! Va-t'en, vite et demain, tu nous reviendras, pour rester à toujours.

—Il me faut le parchemin, te dis-je, ou il t'en cuira.

—Tu ne l'auras pas : va t'en, chien !

Et Mao, de sa baguette blanche, cingla Satan et son entourage, tant et si bien, qu'ils criaient :

—Grâce ! grâce ! qu'on lui rende son parchemin, et qu'il s'en aille, au plus vite !

Satan lui jeta le contrat, en s'écriant :



—Tiens, le voilà ton parchemin, et pars vite à présent.... Mais, tu nous reviendras bientôt, et je me vengerai.

Mao prit le parchemin, le mit dans sa poche, et allait sortir, quand il se rappela la recommandation de son fils le brigand de demander à voir la place qui lui était réservée dans l'enfer.

—Avant que je m'en aille, dit-il, je veux que vous me fassiez voir encore la place que vous nous réservez, à mon fils le brigand et à moi.

Et le diable-boîteux lui montrant, au milieu des flammes deux sièges de fer chauffés à blanc, lui dit :

—Tiens, les voilà !

Mao frémit d'horreur et partit aussitôt, avec son contrat dans sa poche. Il retourna auprès de son fils le brigand pour lui donner des nouvelles de ce qu'il avait vu dans l'enfer,

—Eh bien ! mon père, lui dit le brigand, en le voyant revenir, vous avez réussi dans votre entreprise puisque vous êtes revenu.

—Oui, mon fils, j'ai réussi, grâce à Dieu et à la sainte Vierge, et aussi à la baguette blanche que votre frère m'a donnée et qui m'a été utile.

—Et vous avez été dans l'enfer, et vous en rapportez le parchemin signé de votre sang ?

—J'ai été dans l'enfer et j'en rapporte le parchemin signé de mon sang : le voilà !

Et il lui montra le parchemin.

—Et avez-vous demandé à voir la place qui m'est réservée là-bas ?

—Oui, mon fils, je l'ai vue.

—Eh bien ! mon père ?

—Ah ! mon pauvre enfant !... C'est un siège de fer, chauffé à blanc, au milieu des flammes ; et à côté est celui qui m'était destiné à moi-même ; j'en frémis encore d'horreur quand j'y songe !

—Eh bien, mon père, vous voilà, à présent, sorti des griffes de Satan et à l'abri de tout danger ; mais moi !... Pendant votre voyage, j'ai réfléchi sur ma situation ; j'ai congédié mes compagnons, chargés de tous les crimes possibles, comme moi-même ; je me suis confessé au recteur de la paroisse la plus voisine, et il m'a dit qu'aucun crime n'était au-dessus de la clémence divine, que la miséricorde de Dieu est sans bornes, et qu'avec un repentir sincère et une pénitence des plus dures je pouvais encore être pardonné et sauvé. Je le crois, puisque vous-même vous avez trouvé grâce et miséricorde, et j'ai confiance. Je ne reculerai devant aucune pénitence, aucun sacrifice ; mais, il faut que vous m'aidiez et que vous ayiez le courage d'exécuter sans défaillance tout ce que je vais vous dire.

—Parlez, mon fils, répondit le vieillard, et comptez sur moi.

—Eh bien ! mon père, vous prendrez d'abord des tenailles, avec lesquelles vous m'arracherez les ongles de mes mains et de mes pieds, un par un, sans faire attention à mes cris et à mes gémissements. Puis, vous m'arracherez encore les deux yeux, à une heure d'intervalle l'un de l'autre, après quoi, vous m'ouvrirez le ventre et retirerez mes entrailles ; enfin, vous me clouerez sur une croix, la tête en bas, et resterez au pied du gibet jusqu'à ce que j'ai rendu le dernier soupir.

Le père frissonna d'horreur ; son fils continua :
— Quand je serai bien mort, vous détacherez mon corps de la croix et le brûlerez sur un bûcher. Quand tout sera consommé, vous jetterez mes cendres au vent. Parmi ces cendres, vous trouverez un petit os non calciné, que vous mettrez dans un cercueil de grandeur ordinaire, comme s'il renfermait tout mon cadavre. A minuit, au clair de la lune, vous poserez ce cercueil en travers sur le mur du cimetière de la paroisse, de manière qu'il ne penche pas plus en dedans qu'au dehors, puis vous vous retirerez sous le porche de l'église pour observer ce qui se passera. Bientôt vous verrez venir de deux points opposés de l'horizon, du levant et du couchant, une colombe blanche et un corbeau noir, qui se livreront un combat acharné autour du cercueil. Le corbeau essayera de le faire tomber hors du cimetière, en le battant de ses ailes, et la colombe blanche, de son côté, fera tous ses efforts pour l'envoyer dans le cimetière. Si le corbeau l'emporte, je serai perdu sans rémission ; mais si la victoire reste à la colombe, je serai sauvé et mon âme s'envolera aussitôt au Paradis, où vous viendrez me rejoindre. Vous sentez-vous le courage, mon père, d'exécuter jusqu'au bout cette rude tâche ?

— Je le ferai, mon fils, avec l'aide de Dieu.

L'épreuve commença aussitôt. Le brigand se dépouilla de ses vêtements et s'étendit tout de son long sur une pierre plate, qui se trouvait dans le bois. Mao prit des tenailles et, avec une énergie féroce, arracha successivement, d'heure en heure, tous les ongles des mains, puis ceux des pieds. Le supplicié faisait preuve d'un courage extraordinaire, et c'est à peine si la douleur lui arrachait, de temps en temps, une faible plainte. Mao arracha ensuite les deux yeux de leurs orbites, et peu s'en fallut que son cœur ne défaillit et l'empêcha d'aller plus loin : mais songeant que le salut ou la damnation éternelle de son fils était en ce moment entre ses mains, il reprit courage et continua son œuvre. Il éventra alors puis crucifia son fils, la tête en bas et les pieds en haut. Au bout d'une demi-heure, le supplicié rendit le dernier soupir. Le père détacha alors le corps ainsi mutilé et le plaça sur un bûcher qu'il avait préparé d'avance et y mit le feu. Quand tout fut consumé il recueillit les cendres, les jeta au vent et y trouva mêlé le petit os non calciné qu'on lui avait annoncé. Il le déposa dans un cercueil qu'il cloua solidement et qu'il alla, à minuit, placer en équilibre sur le mur du cimetière de la paroisse. Puis il se retira sous le porche de l'église. Un moment après, il vit arriver, de deux points opposés de l'horizon, de l'orient et de l'occident, une colombe blanche et un corbeau noir.

Le corbeau, le premier, passa au ras du cercueil, et, d'un vigoureux coup d'aile, il le fit pencher sensiblement en dehors. La colombe blanche passa à son tour et le rétablit dans sa position première. D'un second coup d'aile le corbeau le fit pencher de nouveau en dehors et plus fortement : la colombe blanche le rétablit encore dans son équilibre, et avec avantage, cette fois. Enfin, le combat dura environ une demi-heure, avec des chances diverses, et Mao, du fond du porche, en suivit les péripéties et les alternatives avec une anxiété mortelle. . . . La colombe blanche finit par l'emporter ; le cercueil tomba dans le cimetière et en tombant il s'ouvrit, et il en sortit une autre colombe blanche qui se joignit à celle qui avait si courageusement combattu contre le corbeau noir.

Mao Kergarec en mourut de joie, sur la place, et, au lieu de deux colombes blanches, on en vit trois s'élever ensemble vers le ciel.

C'étaient les âmes purifiées du père et du fils accompagnées de l'ange gardien de l'ermite, ou, selon quelques autres, de sa mère, à qui Dieu avait permis de venir assister son fils, sous cette forme.

F. M. LUZEL.

FIN

Dans une réunion, le plus sûr moyen de distinction, c'est le silence : rien n'excite la curiosité comme un homme qui se tait.—E. LECOUVÉ.

Il y a dans ce monde deux êtres qui tressaillent profondément : la mère qui retrouve son enfant et le tigre qui retrouve sa proie.—V. HUGO.

L'ABBÉ DÉSILETS, VICAIRE-GÉNÉRAL

(Suite)

A propos de cette Académie du Séminaire de Nicolet, je crois devoir intéresser les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ en leur faisant connaître qu'elle a pour fondateurs le célèbre abbé Ferland, l'un de nos grands historiens, et Gérin-Lajoie, l'auteur si populaire de *Jean Rivard*, d'un *Canadien Errant* et de la jolie tragédie du jeune *Latour*, deux compositions d'un écolier de vingt ans. On dirait que ces deux écrivains de renom ont légué aux enfants de leur société littéraire le talent qui les distinguait.

De cette Académie sont sortis cette pléiade de littérateurs qui ont nom : Raphaël Bellemare, Philippe Gélinas, Auguste Angers, Anselme Trudel, Norbert Provencher, Evariste Gélinas (Carl-Tom), Jean Blanchet, Arthur Buies, Louis Fréchette, Alfred Désilets, Gédéon Désilets, Robert Walsh, Fabien Vanasse, Frédéric Houde, pour ne signaler que les plus connus.

Revenant plus spécialement à l'abbé Désilets, je dois à la vérité de dire qu'il a toujours continué dans la suite de cultiver avec soin ce talent naturel qu'il avait d'écrire. Il aimait particulièrement son art, et le besoin qu'il éprouvait de se dévouer et de faire du bien aux autres, faisait qu'il profitait de toutes les occasions favorables qui se présentaient d'exercer sa plume.

Tantôt c'était un compte-rendu d'une fête religieuse ou profane ; tantôt c'était la biographie d'une personne défunte ; d'autrefois c'était des lettres plus ou moins importantes que lui faisait écrire son évêque, Mgr Cooke ; le plus souvent, surtout dans la dernière partie de sa vie, c'était des études sur les grandes questions sociales du jour. Tous ces écrits étaient faits avec le plus grand soin et d'une manière des plus intéressantes à tous points de vue.

La biographie, entre autres, de la Sœur de l'Assomption, l'une des fondatrices de la communauté du même nom de Nicolet, fut remarquée des connaisseurs. Il y avait dans ce travail, outre l'éclat de la forme, des pensées et des sentiments sur la vie religieuse qui dénotaient une âme avancée déjà dans les voies de la spiritualité.

Son compte-rendu aussi d'une fête de Noël dans la cathédrale des Trois-Rivières, attira l'attention du public et fut cause d'une intéressante discussion sur les journaux. Il y a de cela une trentaine d'années, et en voici le sujet.

A la messe de minuit, un chantre de Québec, bien connu alors pour l'ampleur et la beauté de sa voix, avait chanté pour la première fois le fameux cantique d'Adam commençant par le mot *Minuit*. Cette simple et magistrale mélodie, si bien interprétée par le chantre Québécois, avait vivement impressionné les fidèles trifluviens, et les connaisseurs en musique de l'époque étaient unanimes à dire que ce cantique, musique et paroles, était beau à ravir. Notre abbé, quoique non musicien de profession, était cependant sensible à la musique ainsi qu'aux beaux-arts en général, et, comme tout le monde, il avait subi le charme du cantique nouveau. Il fit donc, dans son compte-rendu, une mention très flatteuse du Noël d'Adam, et alla jusqu'à dire avec raison que Mozart ne désavouerait pas cette composition musicale. L'appréciation déplut fort, paraît-il, à un certain Français qui se trouvait alors à Québec. Ce monsieur prit la plume et se permit de tourner en ridicule l'éloge décerné au compositeur Adam. Notre abbé répondit avec vaillance à ce Français mal inspiré, et la lutte se poursuivit pendant un certain temps avec un vif intérêt. A la fin de la joute, le champion trifluvien eut la douce satisfaction de recevoir, d'un virtuose Québécois de haute valeur, un compliment des plus gracieux sur sa manière de se défendre et d'apprécier l'inspiration d'Adam.

Le premier évêque des Trois-Rivières, Mgr Cook, qui, comme je l'ai dit dans la biographie de l'abbé Moreau, s'y entendait, en littérature, avait remarqué le talent d'écrivain supérieur du regretted défunt, et l'avait en conséquence fait de bonne heure son secrétaire.

Plusieurs fois il m'a dit à moi-même combien il admirait le savoir-faire de son secrétaire dans l'art

d'écrire. Il trouvait qu'il avait de la souplesse et de la variété dans les tons ; de la mesure et de l'énergie, de la noblesse et en même temps de la simplicité dans l'expression et les termes ; de la clarté, de la profondeur dans la pensée, de l'originalité dans la conception d'un sujet ; qu'il traitait avec la même facilité et le même succès un sujet léger ou une haute question religieuse ou sociale ; qu'il avait le talent du peintre, du narrateur au même degré que celui du logicien.

Je puis ajouter, ou répéter plutôt, que ce savoir-faire avait été acquis par un long travail, par de nombreux exercices. Il m'a avoué, dans l'intimité, qu'il avait fait une étude spéciale des meilleurs auteurs classiques de l'antiquité et des temps modernes. Ses modèles favoris étaient chez les anciens Démosthène, Cicéron et Virgile. Il affectionnait particulièrement Cicéron pour sa manière intéressante de développer un sujet. Il disait que cet illustre orateur avait trouvé la véritable forme de l'éloquence, qu'il en avait atteint les dernières limites, et que c'était chez lui qu'il fallait chercher les secrets du métier. A force d'étudier et de regarder comme à la loupe le grand compositeur latin, il avait imaginé une espèce de méthode pour scruter et analyser tous les genres de mérite d'un auteur quelconque. Les premiers élèves du Séminaire des Trois-Rivières ont mis à profit cet ingénieux procédé, entre autres Magloire McLeod, premier rédacteur du *Journal des Trois-Rivières*, et Lucien Turcotte, professeur de droit à l'Université-Laval, tous deux écrivains et orateurs remarquables, et dont la Patrie déplore encore la mort prématurée.

Parmi les modernes français qu'appréciaient en première ligne notre ami, se trouvaient Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Chateaubriand et Veillot. Il les dégustait avec délices de temps en temps. *Télémaque*, au point de vue du style, le charmait. Il en était de même du *Génie du Christianisme*. Mais Louis Veillot faisait surtout l'objet de son étonnement. Il admirait cette variété prodigieuse de tons et de manières que possédait l'immortel styliste français.

L'auteur néanmoins avec lequel il paraissait avoir le plus de ressemblance pour la facture était, à mon humble avis, l'ancien évêque de Poitiers, Mgr Pie : même style simple, limpide, nerveux et en même temps toujours noble ; même élévation, même ampleur de pensée.

J. E. Parneton

(A suivre)

PAUVRE CONRAD !

C'était incroyable, et cependant c'était la vérité. La lettre était là devant mes yeux, et il n'y avait pas à en douter.

Qui l'aurait cru ? Eux si jeunes, si beaux, à qui l'avenir souriait, eux qui devaient se marier dans quelques jours, et pourtant, elle lui écrivait que tout était fini, qu'elle avait réfléchi, qu'elle s'était méprise sur ses sentiments, etc., etc.

Je les connaissais bien tous deux ; Conrad, c'était mon ami d'enfance, nous étions nés à l'ombre du même clocher, nous nous étions assis sur les bancs de la même école, nous avions partagé les mêmes peines, les mêmes travaux. On nous appelait les deux *inséparables*, bien que nous fûmes d'un caractère tout à fait opposé.

Que de fois, à l'ombre des grands arbres, nous faisons des projets d'avenir ! Lui, il voulait être un avocat, un politicien, et qui sait, un ministre peut-être. Moi, mais bah ! ne parlons pas de moi.

Hélas ! la petite école a été démolie, et je le regrette ; les grands arbres, la hache du bûcheron les a abattus ; les amis d'autrefois sont bien changés. Nous avons connu bien vite la froide réalité ; nos châteaux d'Espagne se sont vite écroulés ; la tempête les a balayés comme la feuille de l'automne. Tristes pensées, amères réflexions, souvenir d'un passé qui ne reviendra plus, illusions dissipées pour toujours ! Et qu'en est-il resté ? Du

désespoir ! Non ! Du découragement ? Non, mais un peu de regret et beaucoup d'expérience.

Conrad n'avait pas de secrets pour moi. Aussi, quand il reçut cette lettre, lettre funeste qui brisait tout son espoir, il arriva chez moi tout effaré, se laissa choir dans un fauteuil et il eut à peine la force de dire en me présentant le papier fatal :

— Lis.

Je lus en effet. Je lus et compris tout ce que souffrait Conrad. Je me figurais des tenailles de fer rougi l'étreignant à la gorge, lui déchirant les entrailles, et je ne pouvais rien pour éteindre le feu mortel qui le dévorait. D'ailleurs, il est de ces douleurs que l'on aigrit en voulant les adoucir, et je ne tentai pas de consolations inutiles.

— Courage ! lui dis-je, espère, la vie est longue et qui sait ?

Non, c'était inutile. Cet homme, orphelin dès le bas âge, ruiné par des revers de fortune, cet homme qui avait rencontré tous les obstacles sans sourcilier, subi toutes les épreuves le sourire aux lèvres, cet homme était là devant moi, abattu, écrasé, anéanti par la trahison d'une femme.

* *

Quatre années se sont écoulées. Emportés dans le tourbillon de la vie, ayant embrassé une carrière tout à fait opposée, Conrad et moi nous sommes séparés.

Je lui écrivis souvent ; ses lettres vinrent d'abord assez régulièrement, puis se firent rares, et enfin cessèrent complètement. Je ne savais trop à quoi attribuer cet abandon. Hélas ! si j'avais su !

Je visitais, il y a quelque temps, une institution bien triste, bien pénible. Là, les déshérités de la Providence, ceux qui ont trop joui de la vie, ceux qui ont trop souffert y sont réunis pêle-mêle. Je veux parler de l'asile de X....

Le spectacle qui me frappa était énervant, et je ne tenterai pas de le décrire. Entouré de plus de soixante aliénés qui me harrassaient de tout côté, je ne savais où mettre la tête, lorsqu'un grand jeune homme s'avança vers moi et me tendit la main.

Je crus d'abord avoir affaire à un fou ordinaire, lorsque... l'examinant, je devins pâle comme un spectre, mon sang se figea dans les veines, et je faillis tomber à la renverse. Cet homme, cet aliéné, ce fou, c'était Conrad !

Oh ! le temps et la douleur avaient fait leur œuvre. Conrad était bien changé. Il me serrait toujours la main, quand tout à coup ses yeux, qui paraissaient éteints, reprirent un peu d'éclat, ses prunelles se dilatèrent et il murmura d'une voix faible :

— Et Elle ?

Une idée subite me traversa l'esprit.

— Elle, dis-je, elle t'attend.

— Elle m'attend.... j'irai.... j'irai.... bientôt....

Hélas ! reviendra-t-il jamais ? Il balbutia quelques paroles incohérentes et s'éloigna. L'étincelle de raison qui avait jailli de son cerveau venait de s'éteindre.

Cette scène m'avait frappé, singulièrement frappé. Au contact du monde, des gens d'affaires, des hommes matériels, je ne pus réussir à l'oublier.

Eva, la fiancée de Conrad, n'est pas encore mariée ; elle pleure, mais il est trop tard. Pauvre Conrad ! pauvre Eva ! quelle sera leur vie ?

Matthias Filion

Montréal, 1889.

DIX-HUIT ANS !

Un vénérable vieillard, accompagné d'un jeune homme aux traits nobles et à la taille élégante, se promenaient dans les magnifiques allées d'un parc attendant à un de ces châteaux gothiques si nombreux au moyen-âge. Ils prenaient l'air pur et frais d'un beau matin d'été et admiraient ces merveilles dont la nature est si prodigue dans cette partie de l'année.

L'adolescent rompit le premier le silence et dit : — Mon père, mon cœur tressaille de joie ! vous savez, j'ai aujourd'hui dix-huit ans !

— Mon fils, répondit le vieillard avec un bienveillant sourire, je comprends bien ta joie et je n'ose la condamner. Moi-même, à ton âge, insouciant de l'avenir, je me confiais au bonheur présent ; je croyais que pour moi les malheurs et les chagrins étaient impossibles.

— Mais, mon père, avoir la fortune et une naissance illustre, de bons parents, n'est-ce pas assez pour vivre heureux sur cette terre ?

— Oui, reprit le bon vieillard, mais presque jamais un homme n'a joui d'une félicité si parfaite. Ecoute, mon enfant, ce que je vais te dire. Tu as eu dix-huit ans ! Ah ! que ce mot a de charmes et de tristesses ! A ton âge, je formais, comme toi, dans mon esprit, des illusions dorées qui, hélas ! ont disparues sur la mer orageuse du monde ! Dix-huit ans, qu'alors ce mot si attrayant et si terrible m'apparaissait bien beau ! Dix-huit ans s'étaient écoulés ! Dix-huit ans de bonheur, de joies et de douces émotions ! Dix-huit ans près d'un père et d'une mère dont le cœur débordaient de tendresse pour moi ! Oh ! que cela était beau ! mais que sont devenus dix-neuf, vingt-ans. De grands chagrins ont brisé l'enveloppe dorée de l'avenir que j'avais rêvé à dix-huit ans ! Tu as remarqué, n'est-ce pas, dans le jardin délicieux, attendant à notre villa de Cormo, ce ruisseau limpide dont les bords couverts de violettes couleur d'azur et de marguerites à l'éclatante blancheur forment avec l'eau qui fuit un contraste qui frappe l'imagination d'une âme sensible à la poésie. Ce ruisseau, c'est la vie ; ces fleurs, ce sont les joies ! mais lorsque le ciel se couvre de noirs et menaçants nuages, et que la tempête se déchaîne dans toute sa fureur, tu vois ces magnifiques plantes lutter avec désespoir contre le vent furieux, et, malgré un suprême et dernier effort, mourir la tête penchée vers le ruisseau qui les a vues naître ! Cette tempête, ce vent furieux, ce sont les chagrins, les maux et les afflictions ; ce combat désespéré, c'est la lutte d'une âme heureuse contre les malheurs et les infortunes de ce monde ! Ah ! mon fils si tu pouvais juger comme moi de la vie de l'homme, peut-être tremblerais-tu aujourd'hui au lieu de te réjouir ! Tu as admiré cet immense Océan ; tu as pu jouir peut-être du plaisir d'être ballotté par ces flots azurés. Vois ce petit navire aux blanches voiles ; un vent favorable et doux le pousse vers le port ; le ciel est pur et un soleil brillant dore les eaux ridées par une légère brise. Mais que les cieux se couvrent d'épais nuages, et qu'un vent violent fasse mugir et bouillonner les eaux de l'Océan, et que la tempête éclate, il n'en restera bientôt du léger navire que de tristes épaves ! Il en est de même, mon fils, de la vie humaine. Si le malheur ne nous accable pas, nous nous croyons heureux, et partant invincibles dans notre bonheur ; mais que l'adversité arrive, nous n'avons plus de force, nous désespérons de nous-mêmes, et parfois, si nous ne cherchons pas la seule planche de salut qui est la Religion, nous faisons naufrage. Tu vois à présent, cher fils, ce que signifie ce mot : Dix-huit ans ! Tu auras des peines, des chagrins, c'est le sort de tout homme, mais montre une âme courageuse et une énergie invincible ; n'aie pas honte de la religion chrétienne, et sois homme de caractère ; alors tu vogueras en sûreté sur la mer du monde.

— Mon père, reprit le jeune homme devenu pensif, j'avais formé de douces illusions pour l'avenir, mais à présent je ne saurais m'y fier. Je vous ai pris pour modèle, vénérable père, et je suivrai vos bienveillants conseils.

— Oui, mon cher enfant, profite de ce que tu sais par mon expérience ! Sois le digne descendant de notre illustre famille, et que Dieu te donne une épouse douée des plus grandes qualités du cœur et de l'esprit.

Après ce sérieux entretien, ils rentrèrent au château où l'on fêta jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Paul Durand

Montréal, mars 1889.

PRIMES DU MOIS DE FÉVRIER

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de FÉVRIER a eu lieu le 2 mars, dans la salle de l'Union St-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	14,937....	\$50.00
2e prix	No.	9,493....	25.00
3e prix	No.	27,494....	15.00
4e prix	No.	3,647....	10.00
5e prix	No.	31,259....	5.00
6e prix	No.	11,935....	4.00
7e prix	No.	14,741....	3.00
8e prix	No.	14,311....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

107	6,698	10,279	15,091	20,494	26,422
385	7,019	10,573	15,445	20,689	28,014
604	7,336	10,767	16,028	21,882	28,125
731	7,364	10,940	17,374	22,418	28,618
2,267	7,510	11,445	17,622	22,859	28,979
2,275	7,545	11,472	17,692	23,794	29,974
2,337	7,614	12,189	18,710	24,302	30,578
2,414	7,809	12,275	18,830	24,341	31,109
3,479	8,088	12,821	19,127	24,444	31,124
4,678	8,161	13,035	19,237	24,698	31,249
5,672	8,495	14,006	19,638	24,785	31,299
5,779	8,579	14,304	20,002	25,430	31,487
5,877	9,739	14,334	20,040	25,733	31,499
6,255	10,041	14,818	20,177	25,897	31,746
6,374	10,278				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des copies du MONDE ILLUSTRÉ, datées du mois de FÉVRIER, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue Saint-Jean, Québec.

CHOSSES ET AUTRES.

— Locataires et propriétaires : " Mon cher propriétaire, quand me ferez-vous des réparations à la toiture ? " " Un de ces jours. " " C'est que cela presse. Il pleut dans la maison. " " Vous n'avez donc pas de parapluies ? "

— Le czar de Russie vient de fixer la date du 16 juin pour le mariage de son plus jeune frère, le grand-duc Paul, avec la princesse Alexandre de Grèce. La cérémonie aura lieu à Saint-Petersbourg. Le grand-duc Paul, qui est le dixième enfant de feu Alexandre II, a maintenant vingt-huit ans.

La princesse est le troisième enfant—et l'aînée des filles du roi des Hellènes. Elle est dans sa dix-huitième année.

— Un inventeur vient d'imaginer des couvertures de lit uniquement faites en papier ; elles conservent admirablement la chaleur, dit-on, sont aussi chaudes que la laine et mette en fuite les insectes et les rongeurs. Tout est bon pour les fabriquer : vieux journaux, manuscrits illisibles ou méconnus ; quelle ressource suprême pour la littérature aux abois ! Voici comment se fabriquent ces couvre-pieds spéciaux : on dépose sur une grande table, sans les coller, bord à bord, un certain nombre de papier quelconques ; puis on les touche délicatement, de distance en distance, avec un pinceau à colle. Par-dessus, on dispose une nouvelle couche de feuilles, et ainsi de suite jusqu'à l'épaisseur voulue. Les feuilles n'adhèrent entre elles que par points, des couches d'air très utiles à la conservation de la chaleur subsistent dans leurs intervalles. La colle de caséine est préférable, pour cet usage, à la colle de pâte, parce qu'elle est moins sensible à l'humidité. Finalement on coud cet encollage entre deux pièces d'étoffes quelconques soit seulement sur les bords, soit en piquant, en losanges, comme pour les couvertures ouatées.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 9 MARS 1889

SANS MÈRE

PREMIÈRE PARTIE

(Suite)

Puis il revenait instinctivement vers la couche funèbre où était étendue son bon ange gardien, ainsi qu'il appelait Pauline, pour toujours muette. Est-ce que c'était possible, que jamais plus elle ne lui parlerait ?

Alors, c'était vrai, il était seul pour toujours ! Qu'allait-il devenir ?

Et il se mit à penser à sa vie passée, à ses amours, hélas !... si courtes, avec celle qui désormais ne devait plus s'éveiller du grand sommeil sans rêves où elle venait d'être plongée par la plus implacable des fatalités.

Il la revit petite ouvrière si honnête, si droite, si travailleuse.

Orpheline de bonne heure, elle avait été recueillie par des voisins qui l'avaient aimée, élevée, nourrie par charité.

Une dame riche de la rue Ramey à Montmartre lui donnait ses nippes, pas bien belles, mais qu'elle faisait durer longtemps, tant elle était soigneuse, même toute gamine.

Elle allait chez les sœurs de Clignancourt, mangeant dans le quartier tantôt chez une concierge, tantôt chez une autre, couchant dans une petite mansarde où était morte sa mère, une brave créature comme elle, et qu'on lui avait laissée par charité.

Puis tout de suite après sa première communion, elle avait voulu reprendre le métier de sa mère et était entrée comme plieuse de journaux dans les imprimeries.

Là, au bout de quelques années, elle avait rencontré Eugène, lui aussi employé dans la même maison comme mécanicien.

Elle était toute petite, pas si grosse que deux liards de beurre, néanmoins il avait été tout de suite frappé de l'extraordinaire énergie qui brillait dans ses grands yeux, son unique beauté, mais superbes comme aucuns, déjà pensifs, doux et si droits !

Il avait voulu lui faire la cour, l'accompagner quand elle rentrait chez elle, lui proposer d'aller quelquefois lui tenir compagnie le dimanche.

Comme elle l'avait repoussé, se défendant vaillamment, honnêtement !...

Et sa réputation !... Ce serait du beau si l'on parlait, si on la soupçonnait, elle la fille du quartier !... Oh ! mais non !...

Et l'impression ressentie par l'ouvrier s'était encore accrue, développée, approfondie, un jour qu'elle l'avait grondé.

La veille, il avait fait la noce, et Pauline qui l'avait rencontré lui en avait fait honte le lendemain.

—Que voulez-vous, lui avait-il dit, je n'ai personne au monde, moi non plus, je suis comme les chiens sans maître qui font des bêtises, parce que personne ne les aime. Pour qui voulez-vous que je

travaille, que je peine, que j'économise, puisque je n'ai pas un parent ?...

—Pour la famille qui vous viendra plus tard.

—Jamais, puisque vous ne voulez pas de moi.

Elle rougit, et, le voyant très ému, elle lui répondit :

—Corrigez-vous, nous verrons après.

Pour l'amour d'elle, il avait alors renoncé à la noce, au jeu, au café, à la ballade, et était devenu un ouvrier modèle.

Comme il avait été heureux, à cette époque.

Leur mariage était décidé parce qu'elle avait confiance.

Pauline admettait Eugène dans la petite mansarde, où jusque-là il n'avait jamais mis les pieds.

Et son amour augmentait encore en la voyant de plus près.

Comme elle était sage, raisonnable, économe ; vivant de presque rien avec les deux sous de lait qui lui faisaient à peu près toute la journée ; rapportant encore des brochures à plier chez elle, au lieu d'aller courir et se promener comme les autres.

La malheureuse agonisait seule, aux environs d'Orléans.

Elle ne put pas refuser et partit.

Elle demeura un mois absente, à peu près.

Quand la jeune femme revint, Eugène s'était fait renvoyer de la maison où il travaillait.

On était en morte saison, les affaires n'allaient pas, il ne trouvait pas, disait-il, à s'embaucher ailleurs.

Alors l'ennui, la solitude, le désespoir réunis, lui avaient fait reprendre sa vie de garçon.

De nouveau, il s'était ancré au café où il jouait plus que jamais, où il buvait avec les amis, où il rigolait à tire-larigot.

Rien, ni les pleurs, ni les supplications de Pauline, ne purent le faire revenir à l'ouvrage.

Et les petites économies s'en allèrent toutes sous le sou, semaine par semaine.

A sa femme qui lui reprochait doucement sa paresse il répondait effrontément :

—Non, je ne suis pas paresseux, mais je ne trouve rien, absolument rien.

Déjà le linge, les quelques bijoux de Pauline commençaient à prendre le triste chemin du Mont-de-Piété.

C'était juste au moment où Georges Chaniers venait de louer l'usine de la rue de Belleville, Eugène qui était entré chez un entrepreneur fut envoyé pour certains travaux.

Pierre de Sauves, qui le vit à l'œuvre, resta frappé de son intelligence et de son adresse.

Il l'embaucha, et peu à peu le prit en affection.

Mais depuis, que de fois la noce et la fête ne l'avaient-elles pas attiré de nouveau, malgré l'intérêt du patron et l'affection de Pauline.

Et maintenant qu'elle était raide et froide devant ses yeux, se reprochait-il assez amèrement de l'avoir rendue malheureuse, de ne l'avoir pas écoutée, d'être cause d'une douleur plus grande, ou d'une angoisse plus profonde.

N'était-ce pas le mauvais sang qu'elle avait fait, ou le travail forcené auquel la pauvre femme s'était livrée qui l'avait mise où elle était ?

Ah ! le sans cœur, la canaille, l'incorrigible gredin qu'il représentait !...

De nouveau, il se leva, alla vers la morte, couvert de baisers et de larmes son pauvre front glacé.

—Ma Pauline ! murmurait-il, ma Pauline, pardonne-moi, je t'aime tant !...

Puis tout à coup il se redressa, s'arracha les cheveux, tandis que de rauques sanglots s'échappaient de sa poitrine.

—Fini !... c'est fini !... Morte, morte... on va l'emporter !...

Ah ! pourquoi est-elle partie au moment où avec la petiotte, le repentir, le vrai cette fois-ci, entrait dans son âme ?...

Comme il aurait travaillé pour l'enfant !...

Comme il serait devenu bon, en voyant grandir son chérubin sur les genoux de Pauline.

Tandis qu'à présent que faire ?

Se séparer de l'enfant pour le faire nourrir ?

Et en rentrant toujours la maison vide, le foyer désert, l'âtre froid...

Non pas ça !

Il se révolte, il crie, il blasphème.

A-t-il peu de chance, tout de même !...

Tout à coup, il réfléchit :

Ah ! s'il avait de l'argent !...

Ses yeux brillent, son front s'assombrit, son visage devient très dur.

Il tombe assis à l'autre extrémité de la chambre.



Eugène Gages pose sa fille à lui, à la place de la petite Chaniers.— Voir page 10, col. 3.

Aussi quel joli petit mobilier elle avait acheté en se mariant !...

Et comme Eugène était fier lorsqu'il conduisait quelque ami chez lui, après la noce.

Il gagnait de bonnes journées qu'il rapportait alors fidèlement à la maison ; Pauline avait voulu absolument continuer son métier ; mais après le pliage au journal, elle trouvait encore assez de temps pour raccommode les vêtements de son mari, tenir le ménage avec la propreté flamande qui était son fort, préparer de bons repas substantiels, en un mot elle faisait à Eugène une vie autrement douce, heureuse, aisée, que tout ce qu'il avait pu rêver de plus beau.

Quel bonheur, qu'elle intimité, qu'elle joie avait été alors celle du petit ménage !

La fatalité avait voulu que Pauline fût appelée au lit de mort de la sœur de sa mère.

